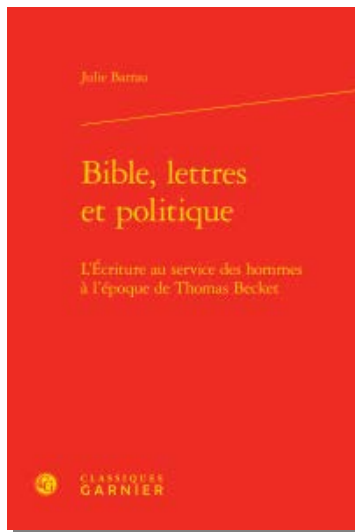


Sélection d'ouvrages présentés en hommage
lors des séances 2014 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage de madame Julie Barrau, ancienne élève de l'École Normale Supérieure, agrégée d'histoire, actuellement *lecturer* en histoire médiévale à l'université de Cambridge, intitulé *Bible, lettres et politique. L'Écriture au service des hommes à l'époque de Thomas Becket*, paru dans la collection « Bibliothèque d'histoire médiévale, 8 », aux Classiques Garnier, Paris, 2013, 573 pages. Ce livre reprend pour l'essentiel la matière d'une thèse soutenue en 2012 devant l'université de Paris-Sorbonne.

On dit communément que la Bible est partout au Moyen Âge. Cette assertion lapidaire – et d'ailleurs inexacte sous cette forme simpliste – n'a d'intérêt que si elle débouche sur une analyse précise des modalités et de la signification de la présence, certes constante et incontestable, du texte biblique dans toutes sortes de manifestations de la vie religieuse, politique et culturelle du Moyen Âge. C'est à une telle analyse que s'est livrée Julie Barrau dans sa thèse, en s'attachant à un exemple bien précis et particulièrement pertinent, celui de ce que l'on appelle couramment l'« affaire Becket », en d'autres termes, le conflit violent qui, de 1163 à 1170, opposa le roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt à l'archevêque de Canterbury Thomas Becket, conflit grégorien classique sur le thème des « libertés de l'Église », puisque découlant de la concurrence entre juridictions royales et juridictions ecclésiastiques, mais qui, après l'exil continental du prélat, prit rapidement une intensité dramatique inouïe et une ampleur quasi européenne pour culminer tragiquement, comme chacun sait, le 29 décembre 1170, avec le « meurtre dans la cathédrale » de l'archevêque martyr. La position exceptionnelle de la monarchie Plantagenêt dans les années 1160, au cœur de la modernité politique et culturelle du XII^e siècle, explique sans doute le retentissement immédiat de cette querelle à l'échelle de toute la Chrétienté occidentale.

Or cette querelle, jusqu'à la mort de Becket, fut avant tout, par-delà ses vicissitudes juridiques et politiques au demeurant bien connues — saisies, expulsions, excommunications, négociations tortueuses sans cesse remises en cause –, une querelle de mots ; les deux partis s'affrontèrent d'abord en diffusant, de part et d'autre, à l'intention de la noblesse et du clergé d'Angleterre (et de France), ainsi que de la Papauté, une intense propagande, à grands coups de sermons, de pamphlets et surtout de lettres, ce qui n'a rien d'étonnant s'agissant d'une époque de renaissance littéraire depuis longtemps identifiée comme un âge d'or de l'art épistolaire.

C'est ce vaste corpus, environ 1 000 lettres conservées et aujourd'hui bien éditées, qui a retenu l'attention de Julie Barrau. Du côté épiscopal, outre Becket lui-même (ou ses secrétaires), l'auteur le plus fécond et le plus inspiré fut évidemment Jean de Salisbury ; du côté royal, on trouve divers prélats fidèles au roi et hostiles au primat, au premier rang desquels l'évêque de Londres, Gilbert Foliot, un ancien Clunisien dont on ne saurait par ailleurs suspecter, semble-t-il, malgré les attaques de ses adversaires, la rectitude morale et religieuse. Or dans toutes ces lettres, qu'il s'agisse du vocabulaire,

des tournures de style, des ornements rhétoriques ou des arguments polémiques, la Bible est largement mise à contribution.

Pour étudier cet usage intensif de la Bible dans les polémiques liées à l'« affaire Becket », Julie Barrau, s'appuyant sur les nombreuses bases de données textuelles aujourd'hui accessibles, a procédé avec une méthode très sûre qui met en œuvre à la fois de solides connaissances linguistiques, une excellente maîtrise des techniques de l'analyse littéraire et, naturellement, une parfaite connaissance de l'histoire politique, institutionnelle et religieuse de l'Angleterre Plantagenêt.

Dans un premier temps, elle s'est demandé d'où les protagonistes de l'affaire tiraient leur connaissance de la Bible : l'école, bien sûr, mais aussi la lecture et la méditation personnelles, le recours à des florilèges, la liturgie ont été, ici comme ailleurs, les principaux vecteurs, au demeurant prévisibles, de cette imprégnation biblique dont témoignent nos lettres comme tant d'autres textes du XII^e siècle.

Dans un second temps, elle a identifié minutieusement toutes les formes de présence, explicites et plus souvent implicites, du texte biblique dans son corpus épistolaire : emprunts lexicaux, tournures de phrases, noms propres, références historiques, citations multiples, longues ou brèves, exactes ou approximatives, etc.. Elle a d'autre part caractérisé les usages faits de ces matériaux, qui témoignent d'une grande liberté créatrice et ne doivent pas grand chose, selon elle, aux règles scolaires du *dictamen* : on les trouve aussi bien dans les préambules, parfois même pour agrémenter un propos assez convenu et mondain, à titre d'ornements rhétoriques, que dans le corps du texte, à l'appui, voire en guise, de démonstrations.

Enfin, elle a analysé les arguments bibliques utilisés par les uns et les autres. Pratiquement tous les livres de la Bible et toutes les techniques classiques de l'exégèse scolaire ou monastique sont ainsi mis à contribution soit pour exalter sa propre cause, soit pour disqualifier ses adversaires, dénoncés comme autant de nouveaux Nemrod, Absalon, Achitophel, Hérode, Pilate ou Judas.

En d'autres termes, la Bible apparaît donc, dans ces textes très caractéristiques de la « Renaissance du XII^e siècle », à la fois comme ce que nous appellerions aujourd'hui le « marqueur » d'une culture ecclésiastique partagée par tous les clercs engagés dans l'« affaire Becket », et la base d'un langage politique efficace, susceptible d'informer une véritable vision de l'ordre social, juridique et ecclésial du monde, d'en critiquer les abus ou d'en inspirer la réforme. Naturellement, la place des références bibliques est plus grande dans les lettres de Thomas Becket et de ses partisans, elle ne cesse de se renforcer au fur et à mesure que la crise se prolonge, elle s'exacerbe même jusqu'à faire de l'archevêque, avant même le martyre de 1170, non seulement un nouveau David affrontant Goliath, mais un *alter Christus* victime de la justice humaine. À l'inverse, le parti royal, s'il n'ignore évidemment pas les ressources de l'argumentaire biblique, fait aussi volontiers appel à des arguments historiques, juridiques ou politiques.

Peut-on dès lors parler, comme on l'a fait parfois, d'un « fondamentalisme biblique » de camp Becket et surtout, comment l'interpréter ? Faut-il y voir un recours archaïque et désespéré, en somme un aveu d'impuissance devant la montée conquérante de la modernité politique qu'incarneraient Henri II et son œuvre législative ? Ou ne faut-il pas plutôt, ce que suggère, me semble-t-il, Julie Barrau, lire dans ces pages enflammées l'émergence d'une sorte d'évangélisme potentiellement

Sélection d'ouvrages présentés en hommage
lors des séances 2014 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

révolutionnaire, ébranlant au nom du Christ les bases de tous les pouvoirs, ceux du roi et de ses tribunaux, des évêques et peut-être même du pape dont Becket finit par critiquer de moins en moins discrètement les tergiversations ?

De toute façon, Becket s'enfermait sans doute dans une voie politiquement, sinon spirituellement, sans issue, mais ce que je retiens du beau livre de Julie Barrau, par ailleurs remarquablement bien écrit et bien informé, riche de multiples citations, c'est à la fois une belle leçon de méthode en histoire culturelle médiévale et un éclairage très neuf sur l'intensité des débats politiques et idéologiques au sein des élites dirigeantes de ce qu'on a parfois appelé, d'un terme excessif mais suggestif, « l'Empire Plantagenêt ».

Jacques VERGER
Le 16 mai 2014

*Bible, lettres et politique. L'Écriture au service des hommes
à l'époque de Thomas Becket.*
Sur le site [Classiques Garnier](#)

